

# Les larmes en signes d'armes.



**Cynthia Vicat Delavernhe**

© 2021  
Cynthia Vicat Delavernhe

1ère de couverture, « *Ours en ombre chinoise.* » © Olivier PARIS

Cité Scolaire de Tarare  
Collège Marie Laurencin  
73 rue de Saint Clément  
69170 Tarare  
Tél : 04 74 05 00 74

# **Les larmes en signes d'armes.**

**Cynthia Vicat Delavernhe**



# Prologue



Dans un monde où les hommes se prennent pour des dieux en se pensant immortels et où les paroles sacrées s'effacent, couvertes par le brouhaha de l'orgueil et de la vanité, mon amour pour Lui ne faiblira pas. Il sera mon seul refuge et mon unique horizon.

Les murs de Sa maison se sont effondrés sous la moisissure d'un hiver sans fin. Les mécréants ont répondu à l'appel de l'hérésie. Uniquement par leur faute, nous reproduisons tous ces mouvements d'une vie morne et dérisoire.

Le pire, c'est que ces derniers sont de plus en plus nombreux à danser parmi ces ruines. La consommation, l'accumulation des richesses, la surproduction, voilà leurs objets de dévotion. Ils mangent à s'en faire crever la panse. Ils fornicquent à en oublier d'aimer. Ils humilient à l'envie ceux qui ne leur ressemblent pas, torturent ceux qui leur résistent, dédaignent ceux qui souffrent. Et pourtant ils s'érigent en modèle ! Ce sont des singes qui donnent des leçons à un lion !

Ils disent qu'ils apportent la paix et qu'ils défendent les libertés. Que leur combat est noble car ils sauvent les peuples des dictateurs et des fanatiques. Les voilà cette fois comme des loups carnassiers qui se cacheraient sous la peau de l'agneau qu'ils ont tué !

Mais dites-moi ! Qui pillent les plus pauvres ? Qui récoltent les fruits des coups bas de Wall Street ? Qui manipulent la parole publique ? Qui épie son peuple ? Qui est coupable de génocide au regard de l'histoire ? Qui a inventé les armes de destructions massives ? Qui se charge aujourd'hui de détruire non plus

seulement ceux qu'ils considèrent comme des indésirables ou des fardeaux, mais la terre même qui les porte ?

A travers leurs belles paroles on en oublierait même le plus important : l'émanation. Car oui, la fertilité et la raison se perdent au milieu de ces scénarios pré-apocalyptiques.

La place de chaque individu dans la société ne doit pas se troubler au travers des eaux profondes de leurs idées progressistes. La destinée de la figure maternelle ne doit pas changer. Des vies nouvelles doivent prendre la place des anciennes, voilà l'unique rôle que doivent adopter les femmes.

Ces discours d'hystériques que nous annonce cette société de surconsommation moderno-intellectuelle vont à l'encontre des lois de la nature. Voilà la preuve même que ces hommes, qui mettent au défi la structure domestique patriarcale, n'ont plus aucune once d'humanité, en particulier lorsqu'ils acceptent que certaines de ces bas-sexes tuent leur propres embryons !

Mais ce n'est pas le pire ! Leur véritable problème, c'est leur insupportable condescendance. Combien de peuple ont ils réduit à l'esclavage sous prétexte qu'ils leur été inférieurs en sagesse et en raison ?

Quelle blague ! "Je marche en direction de la civilisation, un couteau de boucher dans une main et un fusil dans l'autre ! Je vous ouvre la voie du progrès en volant vos terres et en violant vos femmes !" Depuis le 16<sup>ème</sup> siècle, rien n'a changé. Ils ne s'arrêtent jamais de gouverner l'entièreté de la planète car ils se sentent simplement en droit de le faire. Et lorsqu'une de leurs victimes décide de lever la tête, ils l'abattent, grâce à leur plus grand super-pouvoir : le couteau dans le dos.

Je dis, moi, qu'il est temps que cela cesse ! Pour mettre fin à leur tyrannie, il faut les entraîner dans leurs propres pièges. Les détruire comme ils nous ont détruits : écrasés par le feu. Ils nous prennent

toute la croûte du pain et ne nous laissent que les miettes de la fin. Étouffons leur gorge ! Je veux riposter et moi aussi m'asseoir sur le monde qui m'étrangle depuis ma prime enfance. Non pour me venger, mais pour sauver mes frères et mes sœurs. Non pour triompher, mais pour servir ! Allah était là, bien avant eux. On doit Le suivre. Uniquement Lui. Il nous donnera la voix de la raison car ce ne sont pas eux qui nous la « prêterons ».

Moi, Amir El Amine, je le clame par ces lignes, j'ai décidé de ne plus laisser faire ! Je m'engage à faire tout ce qu'il est en mon pouvoir pour délivrer ce monde des chaînes qui l'entravent, pour dévoiler les mensonges qui l'étranglent et pour abolir ces lois iniques qui le mènent à sa perte. S'il le faut, j'utiliserai toutes les cartes du jeu pour y arriver. Car il faut y arriver. Il faut que cela change.

Je le jure et je le promets.





**Première partie**  
**«Vivre pour exister»**



# Jade



Jade était ingénieur à l'ESA. Elle avait toujours aimé le fait qu'au-delà de cette toute petite planète de la taille d'un point minuscule, tout était énorme et donc incontrôlable. Que tout était bien différent de ce qu'elle avait appris lors de sa jeunesse, repoussant les limites du savoir, les certitudes faciles, les orgueils vains. Que tout ce qui vivait ne vivait plus. Que même les plus ténébreux recoins de cet univers gigantesque attendaient encore – dans le silence et l'indifférence de ce qui existe sans l'homme – d'être découverts. Mais ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était qu'en dépit de ce que les êtres humains avaient tenté de mettre en place pour saisir les lois de la physique, qu'en dépit de tous leurs efforts pour les utiliser pour présider à leur destin et à celui du monde, l'Univers résistait. Il défiait sans cesse leurs théories, récusait leur conclusion, narguait leur superbe. Tout restait contraire à la gravité.

Puis Lucie était arrivée.

Jade avait toujours voulu un enfant, avoir le temps de regarder un être fécond devenir une vie. En l'accueillant, Jade s'était mise à tourner autour d'elle, telle une planète autour d'un astre beaucoup plus puissant. Lucie était son Soleil. Une immense étoile au milieu de sa galaxie, qui rendait la vie possible ; le reste ne faisait que graviter. Et Lucie restait au centre, selon une théorie résolument centriste. Rien qu'elle au milieu de son univers.

Jade voulait lui faire découvrir les contrées les plus éloignées, les plus étranges, les plus belles. Elle voulait lui faire respirer le grand froid de Sibérie jusqu'à sentir ses entrailles remplies de l'eau salée

des Îles de Pâques, tout en découvrant les chaleurs soudaines des tropiques Thaïlandaises.

Elle voulait lui faire comprendre qu'elle était sa gravité, sa galaxie. Et qu'elle se devait de jouir de ce plaisir qu'était la vie. Comprendre qu'il fallait vivre pour exister, pas exister pour vivre.

Jade était née dans le Sud de la France.

C'était vers Toulouse qu'elle avait marché pour la première fois, qu'elle avait senti l'air remplir ses poumons, qu'elle avait entendu ses premières paroles de Nino Ferrer, et trempé les lèvres dans la boisson qu'elle avait depuis tant de fois sirotée...

Elle voulait léguer à Lucie l'héritage de ses désirs inassouvis et de ses espoirs invincibles. Lui épeler ces paroles faites d'amour et de détresse, lui faire découvrir cette musique qui peut décrire n'importe qui sans connaître personne, ces bruits dénués de sens qui souffrent dans le silence mais qui nous réveillent de nos cauchemars persistants. Ou encore lui offrir ces instants de répit avant que l'anxiété ne se réveille tel un loup affamé, ces moments sans fin ni malaise, qui n'inspirent que douceur.

Cette douceur que Lucie se rappellera, larmes dégoulinant sur les joues.

Dans la clarté de la pénombre, dans un monde au fin fond endormi, elle croit avoir déjà eu ce rêve. Ce rêve d'absolu où la clé de notre pénible existence n'est plus accessible. Un jardin protégé où nous nous laissons enfin être heureux dans l'apesanteur du soir même si nous le savons chimère. N'attendons pas la fin, dormons encore un peu.

# Lyza



À trois reprises.

À trois reprises, elle l'avait tenté. D'une manière ou d'une autre, elle y croyait. Pour elle Baudelaire disait vrai : "Partir au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau"

On peut appeler ça comme on veut, mais c'était toujours étrange de l'entendre prononcé par un médecin. Le suicide.

Enfin, les tentatives de suicides plutôt. Car oui, les tentatives sont courantes, encore plus à l'adolescence. Mais, l'acte, en lui-même, reste rare.

Les brumes épaisses de sa jeunesse avaient terni l'aurore éclatante de son enfance.

Le 30 avril fut sa dernière tentative. Elle avait essayé de s'ouvrir les veines une dernière fois. Et comme après un dernier coup de talon dans la vase, elle avait refait surface. Elle avait choisi de vivre. Pour sa mère au regard apeuré. Pour son petit frère au sourire obstiné. Pour tout ce qui lui restait de son avenir bafoué.

Lorsqu'elle retourna au lycée, Lyza comprit qu'elle ne voulait plus se sentir seule. Elle espérait que, quand elle se retournerait, elle verrait ses distinctes promesses qui lui diraient d'avancer droit, sur la route de l'aube.

Elle ne voulait plus dépendre de ce passé noirci. Elle voulait recracher toute cette peste en elle.

Lyza se mit alors à courir en direction des toilettes. Fermer la porte. S'écrouler. Ouvrir les vannes amères.

C'est alors que la tristesse vint enfin noyer sa peur. La jeune fille buvait le sel de ses larmes sur ses joues. Elle se sentit aspirée par

son propre abîme, une béance noire. Elle sentait apparaître en elle ce grand gouffre sans vie, ni mort, juste un espace obscur, insignifiant.

*Comment passer au travers d'une impasse suicidaire  
lorsque l'on enchaîne les crises d'angoisses ?*

Elle se regarda dans le miroir. Elle ne reconnut pas le visage qui la regardait. «La vie est une peinture abstraite. Je pense que tu devrais la laisser continuer son arabesque» lança une voix joviale dans le dos de Lyza.

Elle fit volte-face vers l'oracle. C'était cette fille qui n'avait pas dû prononcer plus de trois mots depuis le début de l'année. Marion.

« Désolée ?! Tu m'as adressé la parole ? » répondit Lyza interloquée. Elle regarda autour d'elle étonnée que quelqu'un puisse lui parler ; elles étaient seules. « Si tu te demandes pourquoi il n'y a personne, c'est parce que ça a sonné, ajouta la jeune fille comme pour répondre au regard interrogateur de Lyza.

– D'accord, bredouilla maladroitement Lyza, embarrassée par ses larmes qui n'avaient pas eu le temps de sécher.

– Je sais que c'est mal placé de te proposer ça, mais est-ce que ça te dirait que l'on mange ensemble ? ».

Marion était une fille étrange qui restait discrète, non pas parce qu'elle voulait éviter les problèmes, mais parce qu'elle ne voyait pas l'intérêt de parler pour ne rien dire. Les bavardages de ses camarades lui paraissaient trop souvent futiles. Des bruits de basse-cour qui brassaient du vent. Il lui tardait pour sa part de sortir de l'enclos. Elle aurait aimé quitter l'adolescence comme on se débarrasse d'un vêtement trop petit et trop lourd.

«Bien sûr, si tu veux... finit par répondre Lyza sans parvenir à cacher son embarras. Je veux dire... On ne s'est jamais adressé la

parole auparavant. Je me demande juste pourquoi tu me le proposes aujourd'hui.

– Eh bien justement. Il est temps ! Et c'est précisément parce que cela t'étonne que j'ai envie de faire davantage connaissance, ajouta Marion avec une douceur dans la voix qui bouleversa Lyza. On pourrait acheter un sandwich à la boulangerie d'en face et s'installer au bord de l'eau... ».

Avant de répondre, Lyza prit le temps de détailler cette jeune fille qu'elle n'avait jamais vraiment regardée. Elle découvrit des yeux malicieux au regard franc, des joues rebondies constellées de taches de rousseur, une petite cicatrice au niveau de l'oreille droite, une bouche gourmande et moqueuse. Il émanait d'elle un mélange de détachement et de détermination, d'intelligence et d'espièglerie, de force et de douceur dans lequel Lyza eut envie de se réfugier.

Cachant son trouble derrière un sourire timide, elle murmura : « Si tu veux... » Cela fit sourire Marion qui se dirigeait déjà vers la porte. Juste avant d'en franchir le seuil, elle se retourna et plongea ses yeux d'un noir de jais dans ceux de Lyza : « Ne reste pas seule ! »

Comment faire ? Lyza avait toujours été seule.

Seule quand elle n'avait nulle part où aller pour se réfugier. Seule quand elle n'avait personne à qui se confier. Seule pour vider l'abcès de sa souffrance. Seule quand son père était mort, lui laissant pour seul héritage un souvenir fantôme. Seule lorsqu'elle rentrait le soir et qu'elle découvrait sa mère et son frère lancés dans la bataille de leur énième dispute. Seule lorsque Laura et Inès gloussaient sottement à son approche dans les couloirs vagabonds du lycée.

Ines et elle s'étaient connues à l'école maternelle. Dans les souvenirs de Lyza, elles étaient si souvent fourrées ensemble que c'était devenu impossible pour leurs parents de les séparer. On aurait dit deux sœurs siamoises. Mais elles étaient liées par un lien plus puissant que le sang, plus puissant que tout : l'amitié.

En quatrième, on les sépara pourtant. Lyza perdit ses repères tandis qu'Inès se fit rapidement de nouvelles amies, plus populaires, plus enjouées, plus voyantes. Inès l'oublia de plus en plus, de mieux en mieux. Inès devint une autre personne.

Inès et Lyza s'étaient toujours moquées de ces filles. Des filles du genre du Laura. Des filles à la superficialité revendiquée, à la parole méchante, à la nuisance glorieuse. Celles qui lancent des rumeurs, pour le plaisir de faire du mal, comme celle que Lyza avait entendues le lendemain du décès de son père.

Oui, comment faire pour ne pas rester seule ?



# Noé



Noé habitait depuis sa tendre enfance dans un village occitan, baignant de plain-pied dans les saveurs du sud. Il les avait toujours partagées avec son grand-père paternel. Un homme solide, aux apparences d'immortel, qui lui contait de sa voix rocailleuse et chantante les vieilles histoires des légendes catalanes. Noé pouvait l'écouter pendant des heures, sans jamais se lasser, bercé par cette poésie aussi vaste que les contreforts ariégeois. Il aimait particulièrement un conte que son grand-père appelait "La Parole oubliée" et qui expliquait comment les animaux avaient cessé de parler.

***Sabètz que dins lo temps,***  
*Vous savez que dans le temps,*  
***totes les aucèls e las bèstias,***  
*tous les oiseaux, toutes les bêtes,*  
***totes parlavan coma nantres.***  
*tous parlaient comme nous.*

***I a pas que del jorn***  
*Ce n'est que le jour*  
***que lo monde se metèron en guèrra***  
*où les gens se mirent en guerre*  
***que les aucèls diguè-ron:***  
*que les oiseaux dirent :*  
***« E ben perqué lo monde se meton en guèrra***  
*«Eh bien, puisque les gens font la guerre,*  
***nantres al Ibc de parlar vam cantar***

*au lieu de parler, nous, nous allons chanter  
**coma aquo aurem pas la guèrra.** »  
comme ça nous n'aurons pas de guerre. »*

***Aqub es dempuèi***  
*Et c'est depuis*  
***que les aucèls canton.***  
*que les oiseaux chantent.*

Il était bien incapable de dire ce que lui inspirait ces vers. Ce qui est grand et large et pur est toujours indicible. Ces mots formaient une poésie imbrisable, un rempart. Contre la souffrance du vivant, contre les indignités des hommes. Tout se diluait dans la voix chaude et les gestes aimants du conteur.

# Lyza



L'amitié. Un lien qui se passe d'explication mais qui tire sa force de son absence de raison. Un lien qui nous offre la douceur de la confiance et nous apprend la beauté des silences partagés. Il n'y a pas vraiment d'absences en amitié, juste la promesse renouvelée des à bientôt. Et le repos de ne pas à avoir à faire le tri des partages. Tout est bon : la joie mais aussi la tristesse, les rires mais aussi la détresse.

Marion lui avait appris tout cela. Elle avait montré à Lyza la joie de vivre, l'entêtement du bonheur, la traque des instants heureux dans les moments les plus ténébreux. Lyza allait désormais mieux, elle revivait et ne tournait plus jamais le regard en direction du gaz asphyxiant qu'avait été son passé. Elle découvrait enfin le bon côté de ce fil auquel elle avait tenté de s'accrocher durant toute son enfance. Elle croquait la pomme, et avait l'intention de la finir en entier. Rien ne pourrait arrêter cette tranquillité joyeuse dans laquelle elle avait l'impression de nager. Elle garderait fermement ses deux mains autour de la flamme vacillante de son bonheur reconquis. Elle garderait le rythme dans sa course à la vie pour ne plus sentir son cœur exploser. Sa famille, Marion et tout ce qu'elle avait eu la force de construire pour rendre son soleil noir plus clair ne pouvait s'effacer parce que Boucle D'Or avait décidé de la planter là.



**Seconde partie**  
**«Exister pour vivre»**



# Noé



*Gare Sainte - Agne, vendredi 28 mai, 18 h 22*

Les trains passaient à une vitesse stridente comme s'ils se faisaient la course. Tous arrivaient puis repartaient comme s'ils couraient un danger. Ils laissaient dans leur sillage d'étranges traînées grises qui lui grattaient la gorge.

Comme chaque soir, il s'apprêtait à monter dans ces wagons sans fin pour rentrer chez lui. Dix minutes en conserve pour arriver chez lui. C'était une routine sans couleur mais qu'il exécutait quand même en souriant. Le train arrivait souvent avec quelques minutes de retard mais cela ne l'avait jamais réellement dérangé. Il se contentait d'attendre, de monter, de descendre, et de recommencer le cercle le lendemain.

Mais aujourd'hui ce retard était de trop. Le train devait arriver deux minutes plus tôt. Deux minutes.

Un Scénic noir se gara devant la gare. Une silhouette massive en sortit, arme de guerre à la main, taille entourée de ceintures explosives, cagoule recouvrant l'entièreté de la tête, ne laissant apparaître que des yeux glacials, un regard sans âme.

Le cauchemar commençait.





# Jade



*Gare Sainte - Agne, vendredi 28 mai, 18 h 28*

Dans la volée, elle entendit crier de douleur une jeune fille qui s'était affalée dans un coin du hall. Son regard, qui scintillait encore quelques secondes plus tôt, disparut sous un voile laiteux.

Un séminaire dans la banlieue parisienne lui avait imposé ce détour par la gare. Faute de savoir conduire. Une carcasse de métal à l'habitacle nauséabond qui vous mettait à la merci de fous dangereux, telle était sa définition. S'y enfermer volontairement, les yeux rivés sur l'asphalte sans aucune possibilité de distraction, ni de rêverie, lui semblait aussi inutile qu'épuisant. Elle qui adorait construire d'énormes machines pour aller dans l'espace, haïssait les milliers qui asphyxiaient la terre. Un vrai paradoxe.

Au final, ce paradoxe s'était retourné contre elle. Elle aurait pu échapper à ce sordide massacre. Une voix féminine avait annoncé que le train aurait quelques minutes de retard. Ce train, Jade ne le vit jamais arriver.

Elle rampa au sol pour se rapprocher de la jeune fille blessée. Elle s'assit auprès d'elle et la prit délicatement dans ses bras.

C'était si troublant. Quelque chose dans son visage lui rappelait Lucie. Cette simple pensée fit frémir Jade. Elle ne voulait pas pleurer, elle ne pouvait pas crier. Elle voulait juste passer inaperçue. Être une ombre ancrée dans le mur.

La silhouette cagoulée refit son apparition dans le hall principal. Tout était comme pétrifié. Le bruit de ses pas résonnait dans le silence d'aquarium. Une torture pour ceux qui n'avaient pas encore

été touchés. Le kamikaze se rapprocha alors de la jeune fille que Jade essayait tant bien que mal de rassurer.

« Arrête de pleurnicher ! Tu devrais t'estimer chanceuse de servir, au moins une fois dans ta vie, les desseins d'Allah ! ». Son ton était acéré comme un couteau de chasse ; il fouillait les plaies des morts et lacérait les vivants. Avant son retour, quelques survivants s'étaient rassemblés dans un coin du hall qui, désormais, semblait immense. Il formait un groupe compact où chacun se raccrochait à l'autre, dans une tentative désespérée de trouver quelque chose d'humain. L'assaillant pointa son arme vers eux. "Le premier qui bouge, je le tue !" Jade n'entendit qu'un hurlement contenu.

# Noé



*Gare Sainte - Agne, vendredi 28 mai, 18 h 47*

L'alarme s'était déclenchée aux premiers tirs. Elle avait d'abord tournoyé dans le vide tel un gyrophare. A tel point qu'elle en faisait trembler le faux cristal des lustres suspendus. Puis le vacarme avait cessé d'un coup. Le kamikaze avait shooté dedans. Il regardait à présent autour de lui. Il aperçut une dernière caméra, fonça dessus et la brisa net telle une assiette que l'on ferait tomber.

Jusque là, Noé avait jeté un regard nonchalant sur le monde. Il avançait en dilettante tant le "réel" l'intéressait peu. Il ne voulait pas vraiment regarder la société qui l'entourait droit dans les yeux.

Cette fois, c'était la peur qui lui dictait de ne pas voir. Noé sentait les battements de son cœur s'accélérer à une vitesse insoutenable. Il voulait penser à un bon souvenir, ne serait-ce qu'une seule fois, avant de voir tout s'écrouler autour de lui.

Le crissement des pneus de la voiture. Cee Lo Green qui tourne dans le lecteur. Le vent à travers ses cheveux bruns. Un soleil pourpre à l'horizon.

Rien à faire ! Les images fuyaient sans cesse. Impossible de se concentrer sur ces souvenirs trop fugitifs. Les balles fusaient comme des pistons. Il entendit l'homme en sueur assis à côté de lui répéter une prière. Que lui restait-il de

toute manière ? De l'espoir ? Il s'était déjà envolé depuis longtemps, cet espoir sans foi ni loi.

Il eut l'impression de basculer. La panique répondit au cauchemar. Autour de lui des cris s'éteignaient. Une marre de sang commença à se former. Sa vue se flouta. Proche de la catatonie, son corps perdit toute initiative motrice. Seules quelques douleurs venaient se perdre au milieu de ses côtes. Les sons, comme étouffés eux aussi, avaient perdu toute réverbération. Il avait toussé. Seulement toussé.

Tout ne devait pas tourner rond dans la tête de ce monstre.

Il avait tiré juste parce que Noé avait involontairement chassé l'air de ses poumons. Le terroriste s'était retourné d'un seul coup en entendant les éternuements à répétition. Il avait pointé son arme vers lui et avait tiré. Une balle dans les côtes.

De ce qu'avait été sa vie, ce regard était le dernier des souvenirs. Un regard plein d'effroi, celui de cette femme qui, de ses bras tièdes, enlaçait la jeune fille qui s'était écroulée en face de lui. Un regard qui hurlait pour briser le silence.

Un regard plus puissant que les gestes, que les paroles, que le silence même. Elle devait avoir la quarantaine, des enfants à nourrir, un boulot à remplir... Une vie rangée comme toutes les personnes dans cette gare, ce jour-là d'Avril. Il ne savait même plus en quelle année ils étaient, ou si leur train était enfin arrivé en gare, ou encore si le concert auquel il devait aller avait commencé. Non, la vie s'était arrêtée, ici, dans cette gare, aux alentours de 18 heures, une soirée de printemps ensoleillée. Tout s'était arrêté pour Noé ce jour-là, cette vie-là. Et en même temps que les souvenirs incertains de Noé, le regard de cette femme s'éteignit, comme on souffle la flamme d'une bougie.

Vint la dyspnée. Il s'accrochait aux hoquets de sa respiration de plus en plus sifflante. Les pulsations de son cœur s'efforçaient d'insuffler encore un peu d'énergie à son âme saccadée. Elles envoyaient un second entêtement à ses souvenirs électriques.

Imperceptibles comme l'air, mais pourtant si distinctes, elles s'ancraient dans tout son corps épuisé, de la racine aux cheveux. De sa blessure ouverte suintait son existence.

C'est tout de même une bonne leçon de vie ce genre de situation. C'est dans ces moments-là qu'on comprend que tout ce qui s'est passé avant n'a pas beaucoup d'importance. Ce qui compte, maintenant, c'est seulement l'air qui entre. Pleine conscience.

Que restent-ils de nous ? Qu'y a-t-il d'autres que des sacs de chairs et d'os ? Des vies chargées de plus ou moins de sens ? Des volontés tendues vers des buts plus ou moins louables ? Des parcours trop rarement splendides, plus souvent ridicules ? Des sentiments trop confus, des émotions trop changeantes, des croyances plus ou moins salvatrices qui finissent par tracer nos routes ?

Seules échappent à la poussière nos peurs, nos joies, nos tristesses, nos colères, nos batailles, pourvues que quelqu'un les raconte à d'autres. D'autres qui partagent la même vie à tâtons et qui s'y reconnaissent.



# Lyza



*Gare Sainte - Agne, vendredi 28 mai, 19 h 07*

Des corps qui s'effondrent. L'odeur âcre de la poudre mêlée à celle du sang.

Ce n'était pas un mauvais rêve. C'était réel. C'était un cauchemar réel. Elle avait l'impression que le temps s'était arrêté et que le monde s'était lui aussi stoppé là. À cet endroit. Dans cette station.

Ce soir-là, elle allait danser toute la nuit, sans s'arrêter, en vivant, juste en vivant. Elle et Marion devaient se rejoindre devant une boîte de nuit pleine à craquer pour y passer toute la nuit. Une simple soirée colorée et bruyante. Lyza venait juste d'envoyer un message à Marion. « J'arrive dans une dizaine de minute ». Mais Lyza ne savait pas. Elle ne savait pas que dans une dizaine de minutes elles ne se verraient plus.

C'est dans les moments où nous sommes le plus heureux que nous perdons tout. Peut-être parce que c'est dans ces moments-là que nous sommes le plus vulnérables.

*Non, ce n'est pas possible ! Pas maintenant !*

Pourquoi les drames arrivent-ils après que notre propre paix soit revenue ? « Le calme avant la tempête ». Comme cette expression sonnait juste.

Plus jeune, elle aurait désiré une mort rapide et bruyante. Mais là, à ce moment précis, elle ne voulait que vivre. Juste vivre.

Plus tôt, pendant l'attaque, une femme s'était approchée d'elle en rampant et l'avait entourée de ces bras chauds et doux. Lyza s'était

sentie réconfortée dans son fort intérieur. Comme s'il y avait un espoir, un infime espoir, que la vie reprenne son cours, que ce ne soit qu'un horrible cauchemar.

L'homme cagoulé s'était rapproché d'elle. « Arrête de pleurnicher ! Tu devrais t'estimer chanceuse de servir, au moins une fois dans ta vie, les desseins d'Allah ! ». Cela lui paraissait si absurde qu'elle n'était pas sûre qu'il se soit vraiment adressé à elle.

Aux dernières lueurs du jour, les coups de fusil résonnaient dans la ville. Les gens continuaient à vivre, dans ce quartier, dans cette ville, dans ce monde. Certains s'apprêtaient à aller dormir et rêvaient d'un autre monde possible. D'autres s'inquiétaient de leur lendemain. La plupart songeait à leurs futurs rendez-vous, à leur réunion programmée, à leurs dernières échéances à payer, à leurs listes de courses ou à leur prochain post. Tous ignoraient qu'au milieu du fracas des armes, ces routines devenaient un privilège.

Lyza aurait tout donné pour revivre ces instants futiles qui n'appartiennent finalement qu'aux existences protégées. Les minutes s'écoulaient comme des milliers de larmes.

Le garçon brun allongé face à elle baignait maintenant dans une mare de sang. Ses yeux bougeaient encore un peu en s'agitant tels des papillons en envol. Lui aussi avait dû rentrer dans cette gare le cœur chargé de rêves, la tête pleine de projets. Il était beau. Quelques mèches auburns retombaient sur son front pâle. On aurait pu croire qu'il était simplement sur le point de s'endormir. Mais ses mains rougies agrippaient son flanc comme pour retenir la vie qui s'en échappait.

Peut-être que dans une autre vie ils auraient pu apprendre à se connaître. Peut-être auraient-ils passé des heures à débattre du monde et de ses travers, à rire de leur propre folie. Peut-être se seraient-ils détestés ou méprisés. Qui sait ?



Qui sait ce qui aurait pu arriver si leur train avait claironné son arrivée à l'heure prévue dans la petite gare Sainte-Agne, dans la périphérie de Toulouse.

C'en était trop. Elle avait déjà vu tous ces corps tomber comme des dominos alignés. Elle avait entendu les râles et les gémissements. Elle avait senti l'odeur âcre du sang. Mais elle ne pouvait plus continuer à attendre son tour, à sentir la mort planer au-dessus d'elle pour prendre le temps de faire son choix.

La silhouette noire parlait au travers d'un cellulaire marron, au milieu du hall aux murs souillés par le temps. Sa voix rauque ignorait les poésies d'une langue chargée d'arabesque. Elle ne gardait que les consonances rêches, presque brutales, de l'arabe. Il raccrocha. Ses yeux cernés de noir n'exprimaient aucune émotion. Là où l'on s'attendait à lire de la haine, on ne rencontrait que le vide. Un abîme.

Comme s'il avait reçu de nouvelles consignes, le tireur rechargea son AK-47 d'un geste sûr. Il cala la crosse contre son épaule, empoigna fermement la garde et la poigne, pencha la tête pour placer un œil à la hauteur du viseur. Alors il tira, prenant le temps d'ajuster ses cibles, avec

précision et froideur, ignorant les cris et les éclats de sang. Une exécution méthodique.

Une fois le premier chargeur vidé, il en mit un deuxième et recommença à tirer, comme un automate. Une odeur de carnage emplit le hall de gare. Des corps sans vie, aux membres pulvérisés par les balles, tressautaient sous de nouveaux impacts. Des téléphones portables se mirent à sonner. Les cris de douleur, eux, s'étaient tu.

Enfin le fédayin cessa de tirer. Il arracha sa cagoule, sans doute pour mieux respirer. Lyza ne vit qu'un visage grisâtre, couvert de sueur. Ni un monstre, ni un homme. Une machine de guerre.

Un bruit sourd retentit. La première colonne du groupe d'intervention investissait les lieux, en repérage, rangs serrés, formant un seul bouclier. Alors le tireur se rapprocha du petit groupe de survivants dont pas un ne bougeait. Ses otages désormais. Il les fit hurler un "Reculer !" La progression s'arrêta mais ne recula pas. Au bout de quelques instants, on demanda à la voix un numéro de portable. Un négociateur appela aussitôt. Le terroriste était agressif, tendu, mais il ne montrait aucun signe de panique. Lyza l'entendit revendiquer son massacre. Il se dit soldat du califat. "Vous tuez nos femmes et nos enfants". Il dit avoir des requêtes, seulement pour gagner du temps. Il y eut cinq appels. Mais aucune négociation.

Ce fut l'assaut. Le terroriste vida son chargeur sur les premiers de colonnes. Conscients d'être le dernier recours, les forces d'intervention continuèrent leur progression en dépit du feu nourri dirigé sur le bouclier sarcophage. Au cœur de l'assaut final, ils savaient que quoi qu'il en coûtât, il fallait aller au bout de la progression. L'assaillant tirait à hauteur d'homme ; les balles passaient au-dessus des otages restés à terre. Il ne pouvait pas à la fois affronter les forces de l'ordre et tuer des otages. Certains réussirent à sortir par les

portes latérales, aussitôt récupérés par la deuxième colonne. Lyza sentit les doigts de la femme à côté d'elle se serrer sur sa main comme pour dire "On va s'en sortir !" Soudain, comme au ralenti, elle vit l'homme lâcher son arme et ouvrir son gilet. Ses doigts se posèrent sur la ceinture d'explosif. D'un geste presque délicat, il souleva un levier.

L'air se déchira. Le souffle de l'explosion projeta violemment Lyza au sol. Elle sentit des éclaboussures de chair et de sang. Les tympan percés, elle crut que sa tête allait exploser. Sa voisine lâcha sa main. Ses doigts filèrent comme de l'eau. Elle chercha

désespérément à bouger, à soulever son corps pour qu'il la pousse vers la vie. Mais il était comme déjà roide. Alors elle comprit.

Elle restait toute seule. En route vers le noir.

Lorsque les médecins purent enfin pénétrer la zone sécurisée, il était trop tard. Lyza était morte à seize ans, à deux pas de la porte de sortie, à deux pas de la vie.

Goûter au goût délicieux d'une victoire sans pouvoir en profiter.



# Jade



*Gare Sainte - Agne, vendredi 28 mai, 19 h 56*

Quelqu'un lui déposa une couverture de survie sur les épaules. Du bruit, des gens, des couleurs.

Rien ne lui parvenait qu'étouffé. Seule l'odeur du sang perçait la ouate pour venir l'asphyxier. Elle avait recouvert l'odeur entêtante de poudre. Un vers d'Eschyle lui revint à l'esprit : "L'odeur du sang humain ne me quitte pas des yeux."

Jade n'avait ni froid, ni chaud, ni mal, ni peur. Elle avait juste l'impression d'être en chute libre dans le vide.

Au milieu de tous les bruits assourdissants, elle pouvait percevoir un bruit d'eau à l'intérieur du caniveau. Un son apaisant qui lui rappela sa vie d'avant, et Lucie.

Des silhouettes habillées de rouge passèrent devant elle ; un homme leur fit signe de déposer ce qu'il transportaient dans un coin de la rue. Ils s'exécutèrent et repartirent s'affairer. C'était une bâche qui recouvrait quelque chose de volumineux. Jade essaya de se lever, les yeux rivés sur cette masse noirâtre. Elle fut aussitôt secourue par un ambulancier qui passait par là. "Madame, vous ne devriez pas vous lever". Sa voix se perdit tandis que Jade continuait à avancer vers la bâche. Il lui semblait maintenant percevoir des taches rouges. Alors elle reconnut ce qui dépassait : des membres humains. Un pied calciné se détachait du sac en plastique. Des chaussettes parsemées de déchirures enrobaient le membre inerte.

Puis ses yeux rencontrèrent une main aux doigts fins et élégants et aux ongles vernis. Jade se rappela alors de ces phalanges

pailletées, de ce bras diaphane. Elle s'y était accrochée toute la soirée. Elle avait serré ces doigts délicats. Son corps qui n'était plus avait été celui de cette jeune fille aux yeux embués par la peur.

Voilà ce qu'elle était devenue. Une main inerte posée sur un trottoir.

*Hôpital Joseph Ducuing , lundi 31 mai, 09 h 36*

Cela devait sûrement faire plusieurs jours qu'elle était affalée sur ce lit. Le blanc acre des murs rayonnait dans la pièce. Le soleil déposait sur les yeux de Jade une chaleur délicate qui l'apaisait. Des bruits avoisinants lui faisaient comprendre qu'elle n'était pas seule. Délicatement elle ouvrit les yeux. C'était une chambre d'hôpital. Des grandes fenêtres spacieuses laissaient apparaître une cour. Un homme âgé accompagné d'un déambulateur verdâtre passa devant la baie vitrée. Il était affalé sur son flâneur comme si tout le poids du monde s'était campé sur son vieux dos fatigué. Ses pieds peinaient à avancer sur le sol bétonné. Le déambulateur semblait s'alourdir à chaque pas de plus en plus coûteux. Il se retourna pour croiser le regard de Jade. De leurs yeux cernés, ils se fixèrent pendant une dizaine de secondes. La porte de la chambre de Jade s'ouvrit à la volée en interrompant par la même occasion l'absurde échange de regards. Elle se retourna et vit un infirmier habillé d'une blouse blanche.

“Bonjour Mme Vandrer, vous vous sentez mieux ?” Il détachait chaque syllabe comme s'il s'adressait à une enfant. Sa voix lui parut chargé d'une sollicitude outrageuse, une bienveillance apprise plus qu'éprouvée. Jade ne sut pas répondre. Le vieil homme avait disparu à travers la vitre. Les souvenirs jaillissaient, sans crier gare ; ils s'imposaient sans être invités et chaque fois, la terrassaient.

*Les balles qui jaillissent, le sang qui se répand, elle qui se noie dans cette boucherie sans fin. Elle sentait un vide continu dans son corps.*

Elle plissa avec force ses yeux pour essayer de ne pas être déstabilisée par la brume qui se faisait de plus en plus épaisse.

“Oui, répondit-elle enfin, comme pour finir la discussion au plus vite.

- Bien, vous allez donc me suivre. Une psychologue vous attend.”

Jade trouva le ton du soignant si peu adapté à ce qu’elle vivait. Il y avait là un tel détachement, une telle application consciencieuse d’un protocole bien rôdé alors qu’en elle tout éclatait pour la laisser en mille morceaux. Le visage du jeune homme aux épaules décharnées paraissait sans vie, presque flegmatique. Il ne devait sûrement pas avoir dormi durant ces dernières trente-six heures pour faire face à l’afflux des “patients”. Il adressa un sourire las à Jade et lui ouvrit la porte.

Jade n’osa pas entrer. Elle avait peur de ce qu’elle allait dire, de ce dont elle allait devoir se souvenir. La dame assise au centre de la pièce l’invita à s’asseoir sur un fauteuil en face d’elle. L’ambiance qui se dégageait du bureau se voulait apaisante et chaleureuse : des murs pâches ornés de dessins d’enfants, des plantes vertes, des bibelots discrets sur des étagères en bois.

“Comment vous sentez-vous ? demanda la docteure après que Jade se soit assise. Répondez franchement, l’encouragea-t-elle d’un sourire affectueux. Je veux juste que vous sortiez de votre tête ce qui vous fait mal.”

Jade hésita. C’était comme ouvrir une brèche sur un abîme dans lequel elle essayait de ne pas tomber. Elle plongea ses yeux dans ceux de l’analyste et lui murmura : “J’ai peur”. Les larmes commencèrent à affluer.

“De quoi ?

- Je ne sais pas... je ne sais plus... De lui... De demain... De m'endormir et de ne plus pouvoir me réveiller... De vivre ma vie sous des éclats de sang, ou d'être tout simplement déjà morte.”

Jade sentait les gouttes d'eau salées se perdre sur ses joues. Une boule compacte obstruait sa gorge, bloquait sa respiration et lui faisait mal.

"Connaissez-vous quelques-uns parmi les autres otages ?”

Jade détourna le regard. Elle repensa à cette jeune fille qui devait avoir le même âge que Lucie et qui était morte sous ses yeux. Morte avant qu'elle eut le temps de lui demander son nom.

Elle n'avait rien pu faire pour l'aider à sortir. Jade aurait tant voulu que quelqu'un vienne la sauver à temps, que cela se passe comme dans les films. La dernière image qu'elle garderait d'elle, ce serait une main perdue dans ce tas de corps nichés dans de grands sacs blancs. Elle était partie sans que rien d'autre ne se passe entre elles qu'un amarrage désespéré, un élan fugace d'humanité.

“Non.

- Pouvez-vous m'expliquer ce qui vous fait vous sentir "déjà morte" ?”

La voix de son interlocutrice résonnait dans le silence environnant, à moins que ce ne fût dans son propre vide intérieur. Jade regarda la médecin puis baissa les yeux en les rivant au sol. Elle essaya d'ouvrir la bouche à maintes reprises comme si elle cherchait à prendre l'air.

Puis sa voix commença enfin à trouver le fil des mots. “Je me sens seule, si seule. Je ne comprends plus pourquoi le monde fonctionne de cette façon, pourquoi il fonctionne tout court. J'ai l'impression que tout à cesser de tourner et que je suis la seule à le voire léviter au milieu du néant. Je n'ose plus respirer de peur de signaler ma



présence à la mort qui rôde autour de moi. Avant, j'avais l'impression de pouvoir contrôler ma vie. J'ai toujours su tout contrôler et voilà que maintenant tout m'échappe, même mon propre esprit."

Jade s'arrêta. Son corps était maintenant secoué par les sanglots. Elle avait cessé de parler car elle suffoquait. Elle sentait le regard de la patricienne posé sur elle, qui attendait patiemment qu'elle reprenne. Elle tira l'extrémité de ses manches pour recouvrir ses mains glacées par un froid qui ne la quitterait jamais. Elle dessilla ses yeux détrempés et poursuivit, contre toute attente.

"J'ai vu son regard, à ce jeune homme. Il était mort. Je veux dire, il a réellement été tué mais ça c'était avant... ou après, je ne sais plus. Enfin il était déjà anéanti avant que... que... que cette machine de guerre ne vienne l'abattre... Savez-vous ce que cela fait quand un homme devient une bête ? Une bête menée à l'abattoir ? "

Elle s'arrêta. Elle tremblait si fort désormais. Son regard continuait de s'accrocher à ses pieds comme s'ils pouvaient l'empêcher de sombrer, de tomber dans le précipice de la douleur.

"Je ne peux pas... Je ne..."

Elle vomit.

La séance terminée, Jade n'eut pas l'impression de se sentir vraiment mieux. La psychologue lui avait proposé de rentrer chez elle pour cette nuit.

Les sirènes de la ville tournoyaient dans le néant sans cesser de hurler. Elle monta dans un bus en direction de chez elle. Assis autour des parois, une dizaine d'autres personnes tout au plus, laissaient perdre leur regard dans le vide.

Le véhicule serpenta dans la ville qui, elle, n'avait pas arrêté de tourner. Le monde redémarrait aussi vite qu'il s'était arrêté.

Son téléphone vibra. Le nom de Lucie était inscrit sur l'écran. Jade décrocha.

« Maman ? Tout va bien ?! Dis moi que c'est toi... » Sa voix diminuée, on sentait les sanglots tapis dans l'ombre du micro.

« Lucie... »

C'était la première fois depuis une éternité, lui semblait-il, que Jade parlait à un être cher, un être vivant. D'un geste vif elle raccrocha. Elle n'en était pas capable. Pas capable de trouver les mots apaisants. Pas capable de rassurer, de consoler, d'être là, tout simplement. Elle ne voulait pas penser à elle, elle ne voulait penser à rien. Tout s'était perdu dans le néant de cette soirée de Printemps, rien ne pouvait être désormais. Elle ne savait même pas ce qu'elle faisait là, toute seule.

Les rares lumières des appartements défilèrent à travers les roulements du véhicule. Elle resta dans ce bus. Longtemps, jusqu'à se perdre dans la nuit.

# Noé



Après.

Qu'y a-t-il après ? Au terme de cette traversée qui nous a ballotté sur des flots capricieux, à la merci de vents contraires et de boussoles détraquées, accostons-nous enfin un rivage ?

Un monde euphorique où les questions n'ont plus de raison d'être, à la clarté d'une éternelle extase ? Un abîme sans fond ni couleur où nos regrets ne suffisent pas à fléchir un Juge impitoyable qui se dérobe à nos plaintes ?

Ou peut-être seulement un univers inexplicable qui se désintéresse de nous et de nos insignifiants vocables ? Que restent-ils de ces moments qui nous ont paru si essentiels lorsque nous étions vivants et qui deviennent si dérisoires lorsque nous mourrons ? Y aura-t-il un lendemain et un après-lendemain qui ne soient pas juste tissés d'inanité sonore et de routines insanes ?

Rien.

Peut-être qu'il n'y a juste rien.

Et que notre vie, notre monde, nos espoirs et nos larmes se dissolvent dans ce seul mot juste. Rien.